

Oiseaux médecins

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes**

Band (Jahr): **36 (1928)**

Heft 7

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-974037>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

lades, aux femmes et enfants, qui y vivent dans une misère indescriptible.

Un journaliste étranger, après avoir visité Philippopoli au lendemain du séisme, a écrit que la plume ne pouvait décrire ce que ses yeux avaient vu.

Il est impossible, en effet, de se représenter l'angoisse épouvantable qui étreignait la population lorsqu'elle fuyait dans l'obscurité hors de la ville, ni la nuit atroce qu'elle passa dans les champs à grelotter jusqu'au matin. Que d'enfants vinrent au monde à la belle étoile durant cette nuit-là, que d'accouchements prématurés, et dans quelles conditions !

Ce qui augmentait l'épouvante des malheureux, c'étaient les bruits qui grondaient sous terre, bruits infernaux et qui se répétaient, se succédaient sans interruption. Il leur semblait qu'une formidable artillerie s'avancait sur eux et que la terre allait s'ouvrir. Il en fut ainsi pendant toute une semaine, les bruits souterrains ébranlaient davantage leurs nerfs que les secousses auxquelles ils finissaient par s'habituer.

Le roi Boris fut alors admirable de dévouement et d'abnégation ; comme les sinistrés, il passa les nuits en plein air, et toute une semaine durant, on le vit aller et venir, parcourant les régions dévastées, donnant des conseils, prodiguant des consolations aux malheureux et distribuant des secours. Il s'est montré infatigable et sa présence fut une grande consolation pour les paysans, partout où il passait, il était béni des vieillards.

Un malheur ne vient jamais seul, et le terrible cyclone qui s'est abattu le 1^{er} mai sur la région de Stara-Zagora, déjà si éprouvée par le tremblement de terre, en est une nouvelle preuve. Des maisons qui avaient

résisté jusqu'alors à toutes les secousses furent renversées, d'énormes vieux arbres déracinés ; une solide maison eut son toit arraché d'un seul coup de vent et emporté comme une simple feuille de papier. Les baraques dans lesquelles étaient installés les services de la Banque nationale et ceux de la haute Cour des comptes furent renversées et archives et documents dispersés.

Un cochon fut projeté à une distance de 400 mètres de sa porcherie, elle-même enlevée dans les airs. Ce cyclone fit une centaine de blessés dont plusieurs grièvement. La population qui commençait à se calmer fut de nouveau plongée dans l'horreur. Dans la nuit du 8 au 9 mai, un second cyclone atteignant une vitesse de 30 mètres par seconde causa de grands dégâts, cette fois-ci dans une autre partie du pays et à Sofia, où l'ouragan réveilla les habitants ; il y eut une vive émotion.

Dans tout le royaume, des prières ont été adressées à Dieu pour qu'il fasse cesser ces terribles catastrophes ; des centaines de milliers de bouches ont clamé vers lui leur détresse : « Qu'elle est terrible, ta colère, sauve-nous, ô Seigneur ! épargne tes créatures, Dieu, arrête ta juste colère, Seigneur, épargne-nous », etc.

De son côté, le saint synode a adressé au peuple un appel qui a été entendu partout avec une profonde émotion et disant entre autres que seuls les peuples portant avec résignation la croix que le Ciel leur envoie conservent la tranquillité de leur âme. L'appel réclame de tous le devoir de réduire ses besoins, de renoncer au luxe inventé par la mode, ainsi qu'à tous les amusements et divertissements inutiles et coûteux, afin de soulager les éprouvés.

Oiseaux médecins.

Il y a quelques semaines, écrit M. Mercier au *Messenger de Montreux*, un chasseur nous écrivait qu'ayant tiré un coup

de fusil sur un canard, il vit celui-ci baisser de plus en plus et atterrir bientôt dans un marais. Après recherches assez longues,

le chasseur découvrit le palmipède dans une touffe de roseaux. L'oiseau, affaibli, se laissa prendre sans difficulté. Quel ne fut pas l'étonnement du chasseur en constatant qu'il portait au flanc une blessure couverte d'une sorte de cataplasme de terre mêlée de brins d'herbe ! Le disciple de saint Hubert ne put que supposer une chose : le canard avait appliqué lui-même le pansement ; la situation de la blessure ne permettait pas de croire que la terre s'était collée sur la plaie quand l'oiseau s'était couché.

Pouvoir, en cas de maladie ou de blessure, employer des remèdes dictés par le raisonnement ou l'expérience, paraît bien être le propre de l'homme. Les animaux sauvages, victimes d'un accident, se contentent ordinairement de donner quelques coups de langue ou de dents à la partie lésée et, pour le reste, s'en remettent à la bonne *natura medicatrix*. Il est vrai que quelques bêtes savent, par instinct, consommer à l'occasion certaines plantes médicinales, par exemple, des herbes purgatives, comme le chiendent, mais la science thérapeutique des animaux semble ne pas aller au delà.

Il y a trois ans, un professeur français, M. Chappe de Baillon, a réuni un faisceau de témoignages tendant à établir que les bécasses seraient capables de soigner leurs blessures, notamment des fractures de la patte, en enfermant la plaie dans une sorte d'emplâtre.

Deux cas se rapportent à de simples blessures. Le premier est fourni par une bécasse captive, qui, s'étant fait de multiples meurtrissures, parvint à les guérir. Elle portait au ventre un véritable cataplasme fait de plumes duveteuses et de fragments de feuilles. Dans le second cas, il s'agit d'une bécasse blessée et tuée quatre jours après. Trois blessures qu'elle portait au croupion étaient recouvertes

d'emplâtres composés de terre, de duvet et d'herbes agglomérés.

Mais les faits relatifs à des fractures sont beaucoup plus curieux, car ils rappellent étrangement la pratique humaine consistant à immobiliser un membre blessé, dans une gaine de plâtre. Selon un chasseur français, M. Quentin, une bécasse ayant eu une patte cassée, l'avait pansée et le membre s'était « raccommoqué » à la perfection : des fibres d'herbes entouraient la partie blessée ; ces ligatures partant de la naissance du pouce, étaient fixées au moyen d'une matière agglutinante et superposées sur plusieurs épaisseurs, donnant ainsi à la patte le diamètre d'un gros crayon.

M. Chappe de Baillon a fait lui-même une observation qui a, du moins, l'avantage de comporter des « pièces à conviction ». La bête, d'abord blessée, fut tuée deux jours après ; elle portait à la patte un pansement fait de terre et de plumes. Le tarso-métatarse était brisé à quatre millimètres de son extrémité inférieure, et la partie supérieure de l'os avait glissé sous le poids du corps, déchiré l'épiderme et fait saillie au dehors. La fracture était entourée d'un caillot de sang, puis du manchon sus-indiqué.

Assez nombreux sont les chasseurs qui ont tué des bécasses portant à la patte une motte d'argile recouvrant une ancienne fracture. Toutes ces trouvailles concordent d'impressionnante façon ; mais leur nombre n'est pas encore suffisamment élevé pour emporter la conviction. Il serait particulièrement intéressant de connaître si les emplâtres qui garnissent éventuellement les pattes des bécasses recouvrent toujours une fracture plus ou moins récente.

Il serait d'autant plus intéressant d'être fixé sur la réalité de cette étonnante pratique que celle-ci semble ne pas devoir être due à un vulgaire instinct. S'il est

un moment, dans la vie d'un animal, où il doit prendre une décision rapide et mettre en jeu ses qualités d'adaptation, c'est bien celui où, blessé, il doit soigner ses plaies pour atténuer ses souffrances et continuer à vivre. C'est alors qu'il faut observer ses gestes, car peu d'occasions aussi propices se présenteront pour nous aider à pénétrer la barrière qui sépare les actes instinctifs des animaux et les actes moraux de l'homme.

Cependant, les savants les plus à même de connaître les mœurs des animaux s'accordent à dire que, sauf de rares exceptions, les bêtes blessées ne se soignent pas. Le fait très banal de la bête prise au piège, qui s'ampute un membre tend à faire croire qu'elle agirait ainsi sous l'empire de la douleur. Mais il est permis de supposer que si elle pratique cette amputation, cette autotomie, c'est pour échapper à l'homme, son plus terrible ennemi.

In diesem Zeichen.

(In Erinnerung an den Begründer des Roten Kreuzes, **Henri Dunant**, geb. 8. Mai 1828.)

„Die Armknochen sind: Der Oberarmknochen, die Elle und die Speiche.“ Das sprudelte nur so hervor aus dem Mund von Fräulein Gilberte. Der kurzleitende Arzt nickte ganz erbaud ob solch schöner Frucht seines Unterrichtes, und der examinierende Kollege setzte sehr befriedigt eine gute Note in die Zeugnisliste. Bevor noch das Fräulein fertig geantwortet hatte, hatte schon der Bleistift den Anfaß zur guten Note gemacht. Denn es war doch so sicher, daß das muntere Mädchen mit seinem frischen Gesicht und seinem noch frischeren Wesen nur ganz gute Antworten am Samariterinnensexamen geben würde. Sie wußte auch ganz genau die Grade der Verbrennungen anzugeben, wie Brandwunden zu behandeln und wie Ohnmächtige zu lagern seien. Die Verbände legte Gilberte fester und zugleich zierlicher an als irgendeine andere der Kameradinnen. Alle waren sie examiniert worden, nicht alle mit dem guten Erfolg wie Fräulein Gilberte, aber immerhin allen konnte der Tüchtigkeitsausweis verabsolgt werden. Der Präsident der Prüfungskommission hielt eine gar schöne Rede. Sie war alles miteinander: lustig und ernst, mahnend und ermunternd. Einige Wendungen daraus sind manchen der Zuhörer und Zuhörerinnen in lebendiger Erinnerung geblieben, und es hieß

später, der Sprechende sei nicht nur ein tüchtiger Doktor, sondern ein Prophet gewesen, er habe Dinge vorausgesagt, die dann eingetreten seien. Und doch hatte er ja nur ganz Naheliegendes ausgesprochen, wie z. B.: Das Städtlein S. liege an der Grenze, und man könne nicht wissen, ob nicht von jenseits derselben eine Seuche eingeschleppt und das Grenzgebiet zuerst davon betroffen werden könnte. Oder: Es könnte zum Ernstfall kommen. In der Grenznähe könnten Schlachten geschlagen werden oder doch Gefechte stattfinden, wobei plötzlich die kleine Stadt von einer großen Zahl von Verwundeten belegt werden könnte, so daß freiwillige Hilfe die Armeesantität zu unterstützen hätte. Unter dem Zeichen des Roten Kreuzes gelte es dann, zu stehen und zu siegen. So habe die Ausbildung geschulter, geschickter und geübter Samariterinnen in S. noch eine besondere Bedeutung, und es könne dem Herrn Ortsdoktor — damit verbeugte sich der Präsident zum kurzleitenden Arzt — nicht genug gedankt werden, daß er die Initiative zur Durchführung regelmäßiger Samariterübungen so energisch an die Hand genommen habe. Lauter Beifall grüßte den Gefeierten. Es ging im zweiten Akt des Examens, beim festlichen Smbiß, fröhlich zu und her, denn auch die